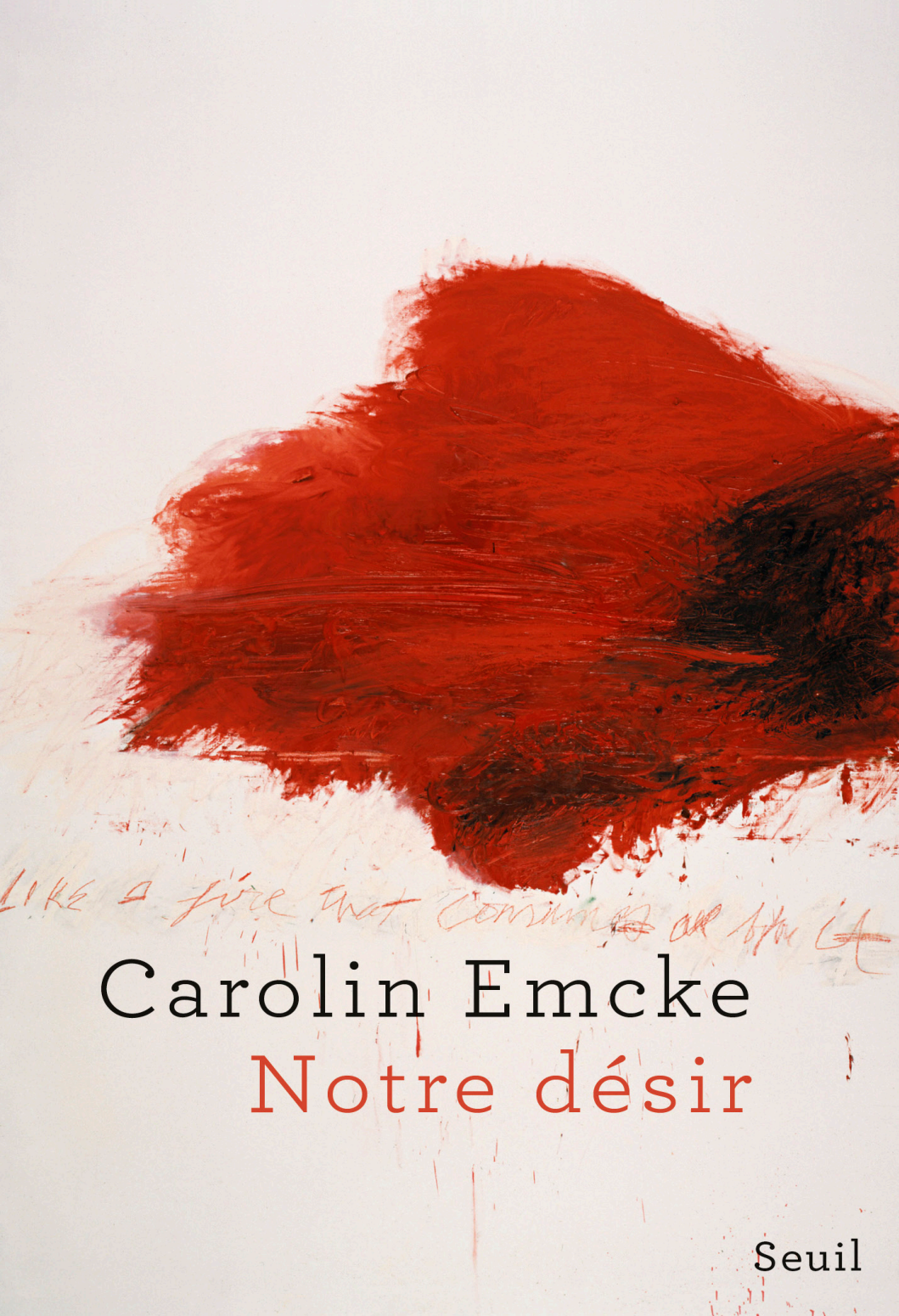


Carolin Emcke

Notre désir

Seuil

Notre désir

Du même auteur

Contre la haine
Plaidoyer pour l'impur
Seuil, 2017

Carolin Emcke

Notre désir

traduit de l'allemand
par Alexandre Pateau

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

Éditions du Seuil
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV[e]

Titre original : *Wie wir begehren*

ISBN original : 978-3-596-18719-5
© S. Fischer Verlag GmbH, Frankfurt am Main, 2013

ISBN 978-2-02-136681-5
© Éditions du Seuil, septembre 2018, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« Il y a autant de différence de nous à nous-mêmes que de nous à autrui. »

Montaigne

« La corde du silence tendue sur la vague de sang… »

Ingeborg Bachmann

Avertissement de l'auteure

Les noms et les descriptions des personnes citées dans ce livre ont été modifiés afin de protéger leur vie privée.

« Le monde me donnait tant de peine
que je me mis à forger des proverbes.
Il est des vérités longues et courtes.
Et si la punition ne s'abat pas d'un coup,
tu devras expurger ta culpabilité
en la vivant jusqu'au bout. »

Jan Skácel

Peut-être que c'est l'origine de cette histoire. Peut-être que c'est par la culpabilité qu'elle doit commencer. Une culpabilité impossible à extirper, et qu'on pourra seulement expurger en la vivant jusqu'au bout. Peut-être qu'on se leurre en croyant que la culpabilité peut s'extraire, comme du minerai ou du charbon, comme si on pouvait la faire sortir par blocs, petits cailloux qui se détacheraient, s'effriteraient et finiraient par se dissoudre. Peut-être que l'acte de raconter appartient à la vie, comme celui de se taire appartient à la mort. Et peut-être que c'est seulement comme ça, en racontant, qu'on pourra saisir la vérité longue de cette histoire.

*

Pourquoi nous avaient-ils choisis *nous*, je n'en sais rien. Les autres élèves, les garçons surtout, nous encerclaient et nous

provoquaient. D'ailleurs, peut-être qu'à part moi il n'y avait que des garçons. Ça ne m'aurait pas frappée. À cette époque, les différences ne comptaient pas encore pour de vrai. Ou du moins pas pour moi. Ils étaient là, à rôder comme une horde de loups, en cercle vague, sans ordre défini. L'un s'avançait, gauchement, hargneusement, et il nous poussait, Daniel ou moi, d'un coup dans l'épaule : « Allez ! »

On était au bord du terrain de foot, les pieds dans la gadoue. Ce n'était pas un vrai terrain, rien qu'une grande clairière sur une colline boisée, juste à côté de l'école. Sans doute qu'aujourd'hui ça n'existe même plus, une cour non goudronnée. L'endroit était à moitié en friche, près de la vraie cour avec ses bancs et ses barrières, et de la petite cabane grise des toilettes, toujours ouverte aux quatre vents. Il y avait deux cages sans filets et un terrain sans lignes.

« Allez ! » Leur propre courage les effrayait, leur lâcheté les intimidait, toujours soucieux de ce que les autres pouvaient penser d'eux. « Allez, battez-vous. » Ils nous pinçaient et rentraient dans le rang, s'épiant du coin de l'œil, leurs corps fluets légèrement penchés en avant, tête basse, un peu trop agressifs, un peu trop soumis, constamment sur leurs gardes, craignant que la violence qu'ils essayaient de diriger vers nous puisse brusquement se retourner contre eux, vraie meute d'enfants.

C'était le jour de la rentrée au collège. La journée avait commencé dans le gymnase. J'ignore pourquoi la cérémonie d'accueil des nouveaux élèves et la présentation des professeurs de nos trois classes de sixième n'avaient pas eu lieu dans la grande salle. On était assis sur des bancs en bois, à côté de nos mères ou de nos pères, impatients de savoir dans quelle classe on allait se retrouver. Ce qui nous attendait avec tel ou tel professeur, sa popularité ou son impopularité, on pouvait le deviner aux acclamations des élèves plus âgés,

qui assistaient à la cérémonie par ennui ou méchanceté. En y repensant aujourd'hui, je me dis que pour les trois professeurs, plantés là sous le panier de basket à l'autre bout de la salle, ces moments ont dû être épouvantables. Leur nom martelé devant tout le monde, les sifflets moqueurs ou les applaudissements trop discrets, et la façon dont ils perdaient toute autorité devant leurs nouveaux élèves, à l'instant même où ils devenaient professeurs principaux. Ils étaient sans doute venus pour ça, les élèves plus âgés : parce que c'était le seul moment de l'année où ils pouvaient se venger. Je me souviens que les professeurs me faisaient un peu pitié, forcés qu'ils étaient d'obtempérer. Et je me souviens que cette ambiance de tribunal populaire, qu'à l'époque j'aurais été bien incapable de désigner comme telle, me faisait froid dans le dos.

On se contentait de suivre l'ordre alphabétique de l'appel, on attendait notre lettre, et quand venait notre nom, on tremblait de savoir si nos camarades de primaire seraient nommés aussi. J'ai eu de la chance : mes meilleurs copains des années précédentes se sont tous retrouvés dans la même classe. Et quant aux inconnus qui suivaient, on s'en fichait pas mal. L'essentiel, c'était de ne pas être jeté tout seul dans ce nouveau monde. Ensuite, l'assemblée s'est dispersée, les parents nous ont dit au revoir, et notre groupe tout juste formé a emboîté le pas à sa nouvelle prof principale pour descendre les escaliers menant au bâtiment des sixièmes et des cinquièmes. On était un peu en marge, au pied de la colline, dans un monde à part, englouti ; plus vraiment la primaire, pas encore le collège.

Et nous voilà au coin de ce terrain de foot, tout près de la pente tapissée d'orties. Pendant l'une des premières récrés. Une courte, sûrement. La vraie, c'était la longue, car elle nous permettait de taper dans le ballon. Pendant les courtes,

on n'avait le temps de rien. Là, en contrebas des bâtiments pour les petits, il n'y avait ni boulangerie, ni marchand de glaces, aucune échappatoire. Le coin fumeur n'existait pas encore ; de toute façon, on était trop jeunes ou pas assez téméraires. Mais peut-être qu'on n'avait tout bonnement pas assez d'imagination pour trouver un moyen d'exprimer notre envie de transgression.

On ne voulait pas, Daniel et moi. On se regardait à la dérobée. Après tout, on ne se connaissait même pas. Je ne savais pas dans quelle école était Daniel avant d'arriver dans ce collège. Mais je savais que je le voyais pour la première fois. Il avait les cheveux blonds, et des yeux verts très écartés. Il était un peu plus grand que moi, mais pas beaucoup. Des épaules carrées. Les bras, un peu trop longs. Mais ça non plus, je ne m'en suis sûrement pas rendu compte alors. Au fond, chacun de nous avait quelque chose de trop long ou trop court, chacun de nous avait le corps un peu mal fichu – ne serait-ce que parce qu'on se disait que les autres nous voyaient ainsi. Daniel était agréable à regarder. Pourquoi il a été choisi à cet instant, le jour de la rentrée, ça ne s'explique pas. C'est arbitraire. C'est sur nous que c'est tombé.

Je ne comprenais pas ce que ça voulait dire, pourquoi au juste on devait se battre. Daniel ne m'avait rien fait. Il n'y avait pas de motif. Je m'étais souvent bagarrée. En maternelle, dès le premier jour, et aussi le jour de la rentrée à l'école primaire. Donc, en principe, rien ne m'empêchait de participer à une bagarre le jour de ma rentrée au collège. J'ai un grand frère : les coups faisaient partie du manuel de survie habituel. Mais il fallait que je sois en colère parce que je trouvais que l'autre avait été méchant. Me jeter sur quelqu'un, comme ça, sans avoir été attaquée, je ne pouvais pas. Mais peut-être que je ne comprenais simplement pas les règles du jeu : cette volonté d'un groupe amorphe de se

créer une hiérarchie propre, cette volonté de chaque élève de tout faire pour ne pas se retrouver soi-même dans le cercle, ne pas être testé, marginalisé dès le premier jour. C'est uniquement pour ça qu'ils ont formé ce cercle et qu'ils ont osé aller jusque-là, parce qu'ils n'osaient rien faire de leur propre chef, uniquement pour ça qu'ils avaient besoin de ces situations où d'autres entraient dans la catégorie des faibles.

Mais se battre ou ne pas se battre : les deux postures pouvaient être perçues comme de la faiblesse. Celui qui se laissait provoquer par le groupe n'oserait peut-être pas se défendre contre lui ; et celui qui refusait de se laisser provoquer n'oserait peut-être pas gagner contre un autre. Défaite psychique d'un côté, défaite physique de l'autre. J'avoue que la perspective de sortir perdante n'inquiétait en rien la petite sœur expérimentée que j'étais. J'avais l'habitude. Chaque épreuve de force, chaque combat athlétique, chaque bagarre, je les perdais. C'était toute mon enfance. Je ne me souviens pas d'avoir jamais perçu les luttes isolées comme des défaites particulières, même si ce n'était qu'une suite ininterrompue de défaites. Est-ce que je m'y essayais par ambition athlétique ? Était-ce par fierté que je voulais rivaliser ? Impossible à dire. Peut-être que j'étais simplement têtue.

Quand je me demande pourquoi je n'avais pas peur de perdre, dans cette situation précise, le jour de la rentrée, tout ce que j'entrevois, c'est que cette assurance devait être liée au fait que, de toute façon, je perdais sans arrêt. Je crois que je n'y pensais même pas. Peut-être que c'était ça, le meilleur bouclier : l'absence de peur.

La scène s'est évanouie comme elle avait surgi, sans prévenir et sans un mot. Parce que la sonnerie venait de retentir ou qu'un professeur s'approchait. Tout le monde s'est éparpillé. La tension s'est envolée aussi vite qu'elle était apparue. Le lendemain, la plupart d'entre eux ne se souvenaient plus

qu'ils nous avaient incités à la violence. Ce fut ma première rencontre avec lui.

*

J'ignore pourquoi il s'est donné la mort. Je ne l'ai demandé à personne. Personne hormis moi-même. Ça ne m'a pas étonnée, non. C'est pourtant ce qui se passe d'habitude : quelqu'un met fin à ses jours, et on fait mine d'être surpris. Bien sûr que j'ai eu un instant d'effroi lorsque j'ai entendu, des années plus tard, des années après cette rentrée au collège et quelque temps après qu'il eut quitté notre école : « Daniel est mort. » Il n'avait pas dix-huit ans. « Daniel est mort. » Ça rendait un son minable. Cette phrase m'a dégoûtée dès que je l'ai entendue. La tonalité qu'elle portait en elle n'était jamais seulement celle de l'effroi, il y avait toujours quelque chose d'autre derrière la consternation. D'abord, je me suis dit que la deuxième tonalité que je percevais dès qu'on me parlait de ce suicide reflétait un penchant pervers pour le scandale qui résonnait en même temps ; que cette tonalité trahissait un plaisir voyeuriste servant surtout à célébrer sa propre survie à travers la déchéance de l'autre. Mais ce n'était pas tout. « Daniel est mort » sonnait comme une confirmation. Plus les voix commentant le suicide feignaient le dégoût, plus elles semblaient satisfaites. Comme si la mort de Daniel était une victoire sur le tard, comme si la battue avait enfin été couronnée de succès, comme si la mauviette avait quand même fini par être mise au ban.

Bien sûr, je me suis demandé moi aussi : pourquoi s'est-il donné la mort ? Je voulais savoir s'il y avait une lettre, une déclaration, une explication, quelque chose qu'il aurait laissé. Mais si je me le suis demandé, ce n'est pas qu'*aucune* raison ne me venait à l'esprit ; je me le suis demandé *parce que* des

raisons me venaient à l'esprit. Parce que je voulais savoir si ces raisons étaient aussi les siennes, savoir à quel point sa mort était liée à nous, à tous ces cercles que l'on trace, qui incluent ou excluent, et ne s'estompent pas toujours aussi vite que ce premier cercle, le jour de la rentrée. Y avait-il quelque chose en lui qui l'empêchait de survivre ? Avait-il seulement quelque chose de spécial ? Qu'avait-il en moins ? Existait-il une marche qu'il ne pouvait franchir, et qui l'aurait protégé ? Un passage dont nous lui avions condamné l'accès ? Sa mort avait-elle seulement un lien avec lui ? Ou avec nous ? Avec le monde qui l'entourait ? Pourquoi lui et pas moi ? N'aurait-il pu y avoir autant de raisons pour moi ? Pourquoi avais-je réussi à laisser cette époque derrière moi ? J'étais à l'intérieur du cercle. Avec lui. Quand quelqu'un est touché, est-ce vraiment par hasard ? Peut-on prévoir qui va réussir à laisser derrière lui cette enfance – enfance déjà révolue –, qui va réchapper à ces années de flottement ?

La raison pour laquelle il m'a fallu des années, après le bac, pour découvrir mon désir, était-elle aussi celle qui a poussé Daniel à se donner la mort ? Cette langueur ardente que nous ne pouvions ni comprendre, ni découvrir, ni vivre à cette époque, était-ce la même ?

*

La liste était propre et nette. Les deux axes se croisaient à angle droit – un angle tracé au rapporteur. Les lignes avaient l'air tirées au cordeau. Ça ressemblait à un devoir à la maison. Comme si le contrôle qu'exerçaient nos professeurs s'étendait au-delà de leurs disciplines respectives. Les noms avaient été reportés dans le tableau par ordre alphabétique, avec le plus grand soin. Il y avait deux listes. Sur celle des garçons, les noms étaient écrits les uns en dessous des autres,

et ceux des filles de gauche à droite ; la liste des filles était exactement l'inverse de celle des garçons.

Le monde se scindait. Il se divisait en sexes avant même que les corps en aient pris conscience, avant qu'ils aient eu le temps d'être véritablement découverts en tant que sexués. Sans doute qu'elle existait déjà avant, cette fêlure dans le monde, cette fracture derrière laquelle se révélait une loi de la nature dénuée de tout naturel ; sauf qu'avant, elle n'avait pas d'importance réelle. Il y avait des garçons et des filles, des frères et des sœurs. Bien entendu que les différences avaient été passées à la loupe, qu'on s'était dévoilé nos corps. À peine âgée de quatre ans, j'étais même allée jusqu'à me séparer d'un de mes Schtroumpfs préférés pour qu'un petit voisin accepte de me montrer comment il décalottait son prépuce. J'avais bien un frère qui aurait pu faire pareil, mais je ne l'aurais jamais obtenu aussi facilement. Bien entendu qu'elles existaient déjà, ces différences subtiles, sauf qu'à l'époque, il était encore rare qu'elles fassent une différence.

En sport, les vestiaires étaient séparés. On s'éclipsait momentanément dans ces salles obscures aux relents de moisi, qui nous faisaient associer d'emblée la sexualité avec la pénombre et la sueur. Disparaissant de la vie en commun, c'était comme si on se divisait le temps de cette courte parenthèse de nudité, pour s'assembler à nouveau l'instant d'après, rhabillés. À la fin de l'heure, on retournait au vestiaire pour se glisser dans nos vêtements. Si mes souvenirs sont bons, les douches entartrées n'ont pas été utilisées une seule fois. Il faut dire que l'emploi du temps ne prévoyait absolument pas que les écoliers rincent leurs corps trempés de sueur. Le cours de sport s'arrêtait juste avant la récréation, et l'heure suivante commençait aussitôt dans l'autre bâtiment. Pas le temps de s'éterniser sous la douche. Sans même parler du maquillage, qui de toute façon n'était pas encore à l'ordre du jour. Les

professeurs et la direction de l'école ne se préoccupaient en rien de ce qui pouvait avoir trait au corps des adolescents ou à son hygiène. Ils considéraient d'une part que nous étions trop jeunes, et de ce fait encore bien loin d'être assez éveillés à nos sens pour attacher de l'importance à un corps frais et propre ; d'autre part, ils nous pensaient déjà trop âgés pour nous dénuder face à nos camarades. Avoir des choses en commun, être un groupe homogène : ces notions étaient bannies. La dualité de l'identité sexuelle et l'hétérosexualité étaient imposées avant même que l'identité sexuelle et la sexualité n'aient eu le temps de mûrir.

Au moins quinze ans plus tard, en vacances, j'ai rencontré pour la première fois une hermaphrodite. Je ne savais même pas que ça existait. J'ignorais jusqu'au mot. Les hermaphrodites étaient pour moi des personnages divins issus de la mythologie grecque, des êtres entrelacés. C'était tout ce que je connaissais. Je venais de me séparer de mon copain et j'étais partie en vacances avec une camarade de la fac. Des amis communs nous avaient invitées, on passait nos après-midi à se soûler en jouant au Trivial Pursuit.

Et puis, un couple nous a rejoints, également ami de ceux qui nous accueillaient. Un photographe italien et sa copine Nicola. Jeune et jolie, svelte et élégante, elle prenait un plaisir non feint à jouer avec nous à ce jeu absurde. Rien en elle n'attirait l'attention, sauf le fait qu'elle était manifestement incapable de répondre aux questions les plus élémentaires. Il est vrai qu'au Trivial Pursuit, chacun peut avoir un passage à vide. Après tout, la popularité de ce jeu ne s'explique pas par le fait qu'il récompense une culture classique : même les joueurs les plus érudits sèchent lorsqu'il s'agit de connaître le nom de la belle-mère de Fred Pierrafeu, ou de savoir en quelle année Marie-José Pérec a gagné sa double médaille olympique. Sauf que Nicola n'avait pas seulement l'air

incapable de répondre aux questions : elle semblait incapable de situer chaque question dans son contexte propre. Ce n'étaient pas ses lacunes qui nous agaçaient, mais plutôt le fait que les champs d'associations auxquels elle aurait pu combiner chaque thème paraissaient inexistants, tout comme les strates de savoir parmi lesquelles elle aurait pu chercher. À l'évidence, Nicola ne possédait que quelques fleurs de savoir isolées, comme des nénuphars à la surface de l'eau, ballottées de-ci, de-là, poussées par le vent, sans lien entre elles.

Elle était tout sauf malheureuse de la façon dont se déroulait le jeu, elle n'avait même pas l'air de se rendre compte qu'il y avait différents types de questions, certaines plus faciles, les unes explorant la périphérie du savoir quand les autres restaient ancrées dans des domaines plus familiers. Elle riait de sa naïveté et de la nôtre, tirant carte après carte dans l'espoir renouvelé de pouvoir enfin donner la bonne réponse. C'était comme si elle allait à la pêche, lançant dans l'eau un filet à grosses mailles, heureuse de chaque fleur qui venait s'y prendre. L'insouciance avec laquelle elle assumait sa propre ignorance était contagieuse et libératrice, tout le monde riait. On a continué à boire et à jouer, légèrement perplexes face à cette charmante créature.

Un peu plus tard, pendant que quelques invités descendaient à la plage pour se baigner, je suis restée à la maison pour préparer le repas. J'ai lavé les courgettes et les aubergines, je les ai coupées dans le sens de la longueur, et je suis passée aux gousses d'ail que j'ai lentement épluchées avant de les émincer – j'ignore pourquoi je garde un souvenir si vif de cette scène –, et au moment où je suis sortie sur la terrasse pour cueillir un peu d'origan dans le pot à épices, mon amie est venue se planter à côté de moi et m'a dit : « Il y a quelque chose qui cloche. » Elle n'avait pas dit : « Il

y a quelque chose qui cloche *chez elle* », mais j'ai tout de suite su de qui elle parlait. Pendant la baignade, ils s'étaient rendu compte que cette jolie jeune femme avait un appareil génital masculin. Jusqu'à la fin de la soirée, tout le monde n'avait eu que ça en tête, mais personne n'a rien dit. Nicola et son copain ont fini par nous quitter, et nos amis nous ont raconté ce qu'ils savaient.

Le corps de Nicola n'entrait pas dans une catégorie sexuelle clairement définie. Elle n'était pas transsexuelle, n'avait subi aucune opération pour changer de sexe. Elle était intersexuée. Elle n'était pas née dans un corps dont le sexe clairement défini lui était étranger : son corps avait développé deux sexes, restant en quelque sorte indécis. À la puberté, sa poitrine s'était formée en même temps que son pénis, et ç'avait été pour elle une période de constante exclusion, parce que l'ambivalence de son sexe était avant tout perçue comme une menace sociale. L'une des plus atroces expériences de ses années d'école furent justement les vestiaires, en cours de sport : on ne la laissait pas entrer dans ces espaces normalisés, où la clarté était de mise. Elle avait fini par abandonner l'école. Non qu'elle ne fût à la hauteur des exigences ou qu'elle eût rechigné à travailler – mais elle ne cadrait pas avec ce monde coupé en deux. Voilà d'où venaient ses lacunes.

Ce que Nicola donnait à voir s'appliquait aussi bien à nous autres : une sexualité bien ordonnée, censée nous apparaître naturelle et acceptée comme un concept évident, qu'on ne remet pas en question, car pour nous, avec les corps que nous avions, la chose était plus aisée. Ainsi nous glissons-nous dans les normes comme dans des vêtements, parce qu'elles sont déjà là, prêtes à être enfilées, parce qu'on nous force à y rentrer la tête, parce qu'elles s'adaptent à nous, ou au contraire parce que nous nous adaptons à elles sans même

le remarquer. C'est seulement quand on ne correspond pas à une norme qu'on peut la reconnaître comme telle, quand on ne peut s'y glisser, que ça nous plaise ou non. Une personne à la peau blanche ne considérera pas la couleur de peau comme une catégorie déterminante, car la couleur de peau, pour l'existence d'un Blanc dans le monde occidental, *n'est pas* déterminante. Un hétérosexuel ne considérera pas l'orientation sexuelle comme une catégorie déterminante, car l'orientation sexuelle *peut ne pas être* déterminante dans l'existence d'un hétérosexuel. Une personne possédant un corps dans lequel il ou elle se reconnaît considérera le sexe comme une catégorie naturelle, car ce corps *ne se voit jamais* remis en question.

On peut se permettre de douter de l'existence des normes dès lors qu'on y correspond.

Cette division était particulièrement frappante pendant les séances de natation à la piscine de plein air qui faisait partie du collège. On nous y emmenait chaque année contre notre gré, bien avant qu'un semblant d'été et de chaleur ne se soit annoncé. Dans mon souvenir, il n'y a ni casiers ni bancs sur lesquels on aurait pu déposer nos affaires. À vrai dire, il n'y avait rien hormis cette séparation entre filles et garçons. Ce qui ne m'empêchait pas de continuer à nager en short de bain. Tant qu'il n'y avait chez moi rien qui fût digne d'être caché sous un maillot, aucune raison d'en porter un. Considérer le maillot comme un marqueur de féminité ne me serait pas venu à l'esprit. Ni à celui de ma mère, Dieu soit loué. Ce n'était pas même un acte de rébellion conscient, ni l'expression d'un dégoût à l'idée d'incarner ce qu'on associe à une jeune fille – puisque j'étais loin de l'incarner. C'était bien le problème. Que faire alors d'un maillot de bain ? Si les valeurs avaient été inversées, tout porte à croire que j'aurais eu la même réticence : en imaginant que tous les

enfants aient commencé par porter un maillot, avant qu'un groupe donné, à partir d'un certain âge, ne doive passer au short de bain. J'aurais sans doute cherché à éviter la même situation : devenir différente des autres, devoir brusquement me différencier de ce qui, avant un certain point, était encore considéré comme normal.

Comment les choses se seraient-elles passées sans cette frontière ? Si l'on n'avait pas attaché d'importance à cette différenciation ? Si garçons et filles n'avaient pas été déterminants en tant que catégorie ? Si le sexe avait été catégorisé au même titre que la couleur des cheveux, comme une particularité, un aspect corporel individuel qui, s'il différait selon les personnes, n'entraînait aucune conséquence sociale et n'était à l'origine d'aucune caste collective ? Et que se serait-il passé si le tableau, au lieu de faire la distinction entre filles et garçons, n'avait comporté qu'une liste de tous les élèves ? Que les garçons aient aussi pu aimer les garçons et que les filles aient pu aimer les filles : cette possibilité ne nous avait même pas traversé l'esprit.

Il circulait, ce tableau, passait de table en table, on s'y inscrivait, le bras replié pour se protéger des regards du voisin, comme si celui-ci n'allait pas tout découvrir quelques minutes plus tard, et sur la ligne correspondant à notre nom, dans chaque case, pour chaque garçon, on écrivait une note. 13, 10,5, 5, 19 ou 9,5. On manifestait notre préférence ou notre dégoût, mais pas à haute voix, pas dans une lettre d'amour secrète, non, dans une liste qui faisait le tour de la classe. Au travers de ces appréciations, comme s'il s'agissait d'un bilan de compétences, on dévoilait nos sentiments, ou ce qu'on tenait pour tels. C'était la seule langue qu'on avait. Alors, on inscrivait des chiffres, on donnait des notes, on jugeait chaque élève de la classe, ou du moins chaque élève de l'autre sexe, même ceux pour qui on ne ressentait absolument rien,